

30 janvier.

Septembre.

Je sais ! Mon Dieu, je sais !

Il va partir, quitter la France, s'en aller très loin, au Japon... On parlait de ce voyage, hier, au dîner.

Un convive affirmait que M. Georges s'ennuyait à Paris, trouvait la vie mondaine fiévreuse et affreusement vide.

Mon beau-frère, un des meilleurs amis de M. Georges, interrompit pour dire à mi-voix, en s'adressant à maman :

— Je connais Georges mieux que personne, et je vous affirme qu'il s'éloigne la mort dans l'âme, par prudence et par raison, parce qu'il aspire à une union irréalisable pour motifs politiques.

— Bah ! riposte mon père, qui avait entendu, c'est un excès de susceptibilité ; les Capulets et les Montéguts sont morts depuis longtemps.

Mon beau-frère raconta alors que M. Le Breuil, compte écrire un grand ouvrage sur la Chine. Il veut étudier sur place cette civilisation étrange, la plus vieille du globe, et demeurée mystérieuse, immuable et jeune depuis plus de cinq mille ans.

6 février 188*.

M. Georges, présenté par mon beau-frère, est venu hier nous faire ses adieux.

C'est un véritable événement !

Qui a donc désarmé, son père ou le mien ?

Le prétexte de cette visite était de prendre les ordres de maman, qui avait manifesté à son gendré le désir de posséder différents objets authentiques provenant de Kioto.

M. Le Breuil a été d'une correction parfaite.

Son beau et bon visage paraissait aussi calme que de coutume. Seulement, une ride, que je n'avais pas encore remarquée, traversait son front, et sa bouche avait un pli de mélancolie.

Moi, j'ai dû lui paraître stupide, car de la durée de la visite — un quart-d'heure environ — je n'ai pu trouver une phrase intelligente, un seul mot à placer.

A la porte du salon, il m'a tendu la main presque timidement, et m'a jeté un regard si navré, si suppliant, que j'ai senti brusquement des larmes me monter aux yeux.

7 février 188*

J'ai pleuré toute la nuit seule dans ma chambrette, la tête sous l'oreiller pour étouffer mes sanglots.

Mon Dieu ! mon Dieu !

Ai-je donné mon âme sans le vouloir, sans m'en apercevoir ?

Est-ce ainsi que l'on aime ?

Alors, aimer, c'est souffrir, c'est ouvrir son cœur tout grand aux anxiétés et aux déchirements...

Mon Dieu ! vous qui êtes au Japon comme ici, veillez sur le voyageur, préservez-le des dangers qui rôdent dans les nuits noires et sur les routes sans fin.

Juin 188*.

Des mois, des mois sans écrire.

Mon beau-frère a reçu une lettre de M. Georges. Il est à Kioto, il a visité Hong-Kong, Pékin et Yeddo. Il a beaucoup travaillé. Il parle avec admiration de ces pays lointains où il y a tant de ruines et tant de fleurs, tant de palais et de huttes de bambous, et, de plus, un ciel merveilleux dont la lumière ardente colore les rizières, irise les canaux où circulent les jonques, les lacs où poussent les lotus...

Pour moi, rien, pas un mot, pas un souvenir. Bah ! se rappelle-t-on longtemps d'une fillette que l'on a fait valser un soir ?

Juillet.

J'ai beaucoup réfléchi.

Maman, elle-même, trouve que je deviens sérieuse. Plus de poudre ni de chapeaux excentriques, je renonce au monde, à ses pompes, à ses œuvres. Eh bien ! voulez-vous savoir le résultat de mes longues méditations ?

A l'automne, lorsque M. Georges Le Breuil reviendra du Japon, moi j'entrerai au Carmel. J'ai la vocation, je le sens, j'en suis sûre, et j'aime l'ombre du cloître, les longues prières, à genoux sur les dalles du chœur, les spalmodies que l'encens embaume et monte lentement à la voûte.

Le monde n'a qui me tente. Lasse de la comédie qui s'y joue, je regarde en haut si rien de nouveau, si rien de meilleur ne viendra.

Revenue de Trouville ; trop de bruit, existence pareille à celle de Paris, je persiste par conséquent dans ma résolution d'entrer au couvent. Même, dans un élan de sincérité, j'en ai prévenu maman. Elle a levé les bras au ciel avec une exclamation de stupeur.

— Encore une toquade, Marcelle ! s'enterrer vivante, à dix-huit ans, quelle folie !

Par exemple, maman ne sait pas pourquoi j'ai pleuré le 7 février dernier. Seul, le petit Bouddha ventru, posé sur mon étagère, ne regarde le soir feuilleter des livres de voyage sur la Chine, et rester longtemps penchée sur une carte du Japon.

1er octobre 188*.

La bruyante vie d'hiver va recommencer bientôt. Mes pensées s'assombrissent de plus en plus.

Mon carnet est fini.

Ce pauvre petit carnet n'a-t-il pas eu une destinée étrange ? Fait pour une saison, il n'aurait dû porter sur ses feuilles satinées que des dates de fêtes. Et voilà que dès les premiers accords de l'orchestre, des larmes viennent dans les yeux de celle qui devait rire toujours, et ces larmes tombent une à une, amères et pressées, sur ce carnet de bal.

— a dormir maintenant, pauvret, ta tâche est finie. Bientôt tu serviras à allumer mon premier feu d'automne.

Un an après.

Je me marie !...

Oui, oui je me marie, c'est officiel, annoncé ce matin dans tous les journaux du high-life, si né et parafé devant notaire...

Et c'est lui que j'épouse, lui, Georges Le Breuil, retour du Japon !

Oh ! ne me demandez pas comment ce miracle-là s'est fait. Jo n'en sais rien, il s'est fait, voilà tout, ça me suffit. Pourtant, attendez, je me rappelle... Une après-midi, j'étais seule au salon en train de coudre des chemises pour les pauvres... Le domestique introduit un visiteur sans l'annoncer, je lève les yeux... c'était lui... Je dus rougir et pâlir dans la même seconde... d'émotion, la surprise, vous comprenez...

Lui aussi, paraissait fort agité.

Brusquement, il m'a tendu la main, disant sur le ton de la plus ardente prière :

— Mademoiselle Marcelle... pour la vie, voulez-vous être ma femme ?

Et moi, sans hésiter une minute :

— Oui, monsieur, je le veux bien.

— All right ! fit la voix musieuse de mon beau-frère, entré sans doute en même temps que M. Le Breuil, et auquel je n'avais pas pris garde. Vous le voyez bien, mon cher, le moyen était excellent... pas très correct, mais excellent quand même. J'avais, d'ailleurs, avant d'agir, l'approbation paternelle.

Je sautai au cou de mon beau-frère pour lequel, je le confesse, je n'avais eu jusqu'alors, qu'une médiocre sympathie. Aujourd'hui, ma reconnaissance est acquise à celui qui m'a donné Georges, ce cher Georges qui a été le seul rêve, et sera la grande, la meilleure affection de ma vie...

Quelques lignes ajoutées au crayon.

— Georges est entré dans ma chambre pendant que j'achevais la lecture de mon carnet, perdue dans les impressions très douces de ce passé déjà ancien. Il a voulu voir ce que je cachais précipitamment sous le tapis, et comme je n'ai jamais de secret pour mon mari, je lui ai laissé parcourir ces pages naïves tracées jadis par Marcelle Berthier.

Assis près de moi, sous la lampe, il a lu très attentivement. Après, il a essuyé une trace humide sur sa joue brune et m'a dit :

— Oh ! ma chère petite chérie, je vais t'aimer plus encore, si c'est possible...

Nos mains se sont rencontrées, se sont étreintes ; puis, nous sommes restés silencieux...

Bébé s'agitait, secouant ses rideaux de mousseline, bébé un autre Georges, mais tout mignon, tout frère celui-là ! Oh ! que nous le chérissons, cet ange blond et rieur, arrivé à la saison des lilas pour garder et bénir notre foyer.

MARIE DE BESNERAY.